

Ville ouverte

Pascale Navarro

Volume 2, numéro 3, printemps 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/10924ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les éditions Entre les lignes

ISSN

1710-8004 (imprimé)

1923-211X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Navarro, P. (2006). Ville ouverte. *Entre les lignes*, 2(3), 8–8.

Ville ouverte



Le règne de Montréal, capitale mondiale du livre, prendra fin le 22 avril, après un an de célébrations. Lors de cet événement orchestré par la Ville de Montréal et divers partenaires, les « livrophiles » québécois auront beaucoup échangé, et rencontré maints auteurs ravis de distribuer autographes et conférences. C'est formidable, ce rapprochement entre écrivains et lecteurs; réconfortant aussi de constater que le livre a acquis une meilleure visibilité à la télé, dans les maisons et les écoles. Espérons que ça dure.

Car on peut réfléchir sur ce qui va subsister d'un événement qui voulait placer Montréal au centre d'une cartographie littéraire : va-t-elle en garder le rayonnement? Aurons-nous encore droit à quelques sous pour promouvoir la littérature dans une ville où se croisent une centaine de cultures et de langues? Après cette fête, les lecteurs d'ici et d'ailleurs auront-ils une connaissance plus approfondie de la littérature montréalaise? Entre autres, on vante souvent le caractère bilingue de la ville, mais curieusement, on connaît bien peu la littérature des Anglo-Montréalais : combien d'entre nous connaissaient le poète Irving Layton, disparu en janvier dernier? Ce n'est qu'un exemple, mais il est éloquent, puisque l'on considère qu'il fut l'un des plus grands poètes canadiens, qu'il a vécu toute sa vie à Montréal, et qu'il a publié plus d'une quarantaine de recueils! Il existe bel et bien deux solitudes.

Parmi les manifestations qui ont entouré Montréal, capitale mondiale du livre, mon coup de cœur va à *Écrire Montréal, écrire à Montréal*, publié sans tambour ni trompette par Culture Montréal, un organisme créé en 2002. Dans cette 7^e édition, parue le 25 janvier dernier (et encartée dans *Le Devoir*), le journaliste Stéphane Lépine conviait 11 écrivains à créer un texte sur ce que leur inspire Montréal. J'ai aimé dans ce cahier la place qu'on a donnée à la sen-

sibilité de l'écrivain, à son talent de créateur plus que de communicateur.

Quand je lis *La Saveur Montréal* de Monique Proulx, je retrouve un peu de ce qui me fait aimer ma ville, et la redécouvrir : « Car si elle n'a pas de couleur unique, elle a une saveur à elle. Qui goûte le frais, l'espace, le futur encore possible. » Je ne fréquente pas Monique Proulx, mais je me retrouve dans ces mots sur Montréal. Et c'est comme cela pour quasiment chacun des textes de cet encart. Chaque regard apporte sa singularité. Qu'il s'agisse de Marie Hélène Poitras, Trevor Ferguson, Suzanne Jacob, Milton Tanaka, Jean-François Chassay, Nathalie Stephens ou Yvon Rivard. Et ce récit d'Abla Farhoud, *Écrire Montréal en arabe*, dans lequel la dramaturge et romancière se découvre une nouvelle confiance en elle, qui lui permettra de plonger dans la langue maternelle abandonnée 50 ans plus tôt.

En lisant ces auteurs, une magie opère : je replonge dans « ma » propre vision de Montréal. En comparant leurs idées, leurs images, j'entre peu à peu en moi. Je me revois petite, dans les ruelles printanières d'Outremont en 70 ; je me remémore ces immeubles cossus du centre-ville, à l'ouest de la rue Sherbrooke, et ceux, un peu kitsch, comme les qualifie Catherine Mavrikakis (*Une limousine nommée Migrants*), de Saint-Léonard, à l'époque une banlieue champêtre (oui, ça fait longtemps...); je revois ce magasin de timbres où je m'aventurais avec mon frère et qui me semblait le bout du monde sur l'avenue du Parc ; je reconnais ces nuits noires, et ces gens en « chute libre » que décrit Marie Hélène Poitras (*Le Trou noir de Montréal*), c'est le même malaise, à quelques années près. Les textes de ces 11 écrivains évoquent sans doute la ville, mais parlent d'abord d'eux-mêmes. Ce dialogue entre le lecteur et l'auteur est assurément l'une des grandes forces de la littérature. »